

Voir les Scilly et mourir

Ai-je bien fait d'acheter le journal, ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large ». Contactez le 06 60 66 99 09, j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port, face au voilier « La Bérézina ». Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions !

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ». Même si je considère n'avoir rien à perdre, plusieurs points me posent question dans cette annonce. S'agit-il simplement d'une croisière au large ou d'un projet plus douteux. La réserve « ne posez pas de questions » ne me dit rien qui vaille.

J'en suis là de mes réflexions et je commence à faire les cent pas devant le ponton où est amarré le bateau. Vu du quai de Langoguen, il a fière allure et paraît en bon état. Il doit faire 12 ou 13 mètres. Son nom me pose également question. La bérézina désigne plutôt une situation catastrophique. Quelle idée d'appeler son bateau comme cela ?

J'ai navigué au commerce pendant de nombreuses années, mais les absences longues, avaient fini par me lasser. J'ai alors opté pour la pêche sur des bateaux de Lesconil puis du Guil.

Je peux dire que je connais la mer. J'en ai vu des vertes et des pas mûres, sur les mers lointaines, en mer d'Iroise, d'Irlande ou dans le golfe de Gascogne. J'ai arrêté la pêche assez jeune, profitant des mesures accompagnant les difficultés du secteur. Je me sens capable de réparer n'importe quel moteur, mais je ne connais pas grand-chose à la voile. Les bolinders l'avaient déjà supplanté sur les bateaux de pêche à l'époque de mes premiers embarquements.

C'est bien la peine de me demander d'être à l'heure, si la vieille dame intrépide ne respecte pas elle-même, la règle qu'elle a fixée. Vingt heures quinze ! J'ai toujours eu horreur des gens qui arrivent en retard ! Si elle n'est pas là à la demie, je dérape. J'ai failli dire que j'allais mettre les voiles mais le propos n'est pas de circonstance, après ce que je viens de dire !

Une femme d'une cinquantaine d'années longe le quai dans ma direction. Trop jeune pour être la vieille femme intrépide. Elle a dû être pas mal dans sa jeunesse et elle est encore jolie. Je me souviens qu'elle recherche un compagnon ou une compagne de voyage ? Ce n'est donc pas une proposition de type site de rencontre. Inutile de rêver !

Au bout de plusieurs passages, elle finit par s'arrêter à ma hauteur

— Yves Legal ?

— Oui, c'est moi. Vous êtes la vieille femme intrépide ? Vous ne faites pas votre âge !

Je reconnais que c'est un peu facile, mais cela a au moins l'avantage de la faire sourire et de détendre tout de suite l'atmosphère.

— Je m'appelle Katel Quériadec. On peut monter à bord et discuter, dit-elle ;

— Je veux bien, j'ai pas mal de questions à vous poser.

— J'imagine !

« La Bérézina » me surprend par ses volumes et son confort intérieur. Rien à voir avec le « Diboulac'h », à bord duquel j'ai fait mes dernières campagnes au large !

— Je préfère vous dire tout de suite que je n'y connais rien en voile. Je peux par contre affirmer que je connais bien la mer. Je peux faire le point, tracer une route, réparer le moteur, entre autres, mais pour la voile, j'ai besoin d'apprendre.

— Il n'y a pas de souci. On est complémentaire, la marche du bateau, je m'en occupe dans un premier temps. Vous verrez, ce n'est pas sorcier. La météo, le calcul du cap, la mer au large, je ne suis pas assez sûre de moi ! J'ai aussi besoin d'apprendre, dit-elle!

— Vous voulez aller où avec ce bateau ? C'est quoi votre programme ?

— J'ai un vieux rêve, aller aux îles Scilly. Mon mari m'avait promis qu'on le ferait un jour.

Un grand silence suit cette déclaration et sans que je lui pose la question, elle dit avec une voix chargée d'émotion.

— Il nous a quittés !

Elle se reprend rapidement et, avec un ton assuré, présente les nombreux équipements.

— Vous voulez partir quand ?

— Je vous propose qu'on fasse quelques sorties dans le coin d'abord. Cela nous permettra de faire plus ample connaissance et de préparer la croisière, répond-elle

— Bonne idée, on pourrait aller à Sein, ce n'est pas très loin et c'est un bon test, dis-je

— Pourquoi pas ! Ce n'est pas trop dangereux ?

— Pas plus dangereux que de traverser la Manche pour aller aux Scilly.

— Sur le plan matériel, je vous propose d'être logé nourri. Je n'ai pas les moyens de vous salarier. Est-ce que cela peut vous convenir ?

Je ne m'attendais pas à être payé et donc cela me convient. C'est avant tout l'opportunité de reprendre la mer et de rompre avec une vie solitaire, devenue monotone. Ma compagne m'a quitté quelque temps après que j'ai arrêté la pêche. J'étais devenu irritable et mes escales dans les bistrotts de Lesconil trop fréquentes. Le «mêlé cass» avait coulé mon couple ! Depuis, je tuais le temps, sans réelles perspectives.

— Je vois que vous avez votre sac de marin et votre Cotten. Vous voulez vous installer dès ce soir ?

— Je veux bien, comme cela je ferai connaissance avec « la Bérézina ». L'île de Sein, vous voulez y aller quand ?

— Après-demain, car demain je dois faire des courses, pour remplir la cambuse.

— Je regarde la météo, l'heure des marées et je vous dis ce qu'il en est. C'est la mer qui décide ! Je veux bien vous aider pour les achats, car je m'occupais des approvisionnements sur le « Diboulac'h », mon dernier bateau.

Elle me remercie et quitte le bord après m'avoir donné rendez-vous le lendemain. La relation s'est établie rapidement, sur des bases qui me paraissent saines. Cela ne me déplait pas d'aider quelqu'un à réaliser un vieux rêve, moi qui n'en ai plus. Je retrouve avec plaisir le balancement du navire. C'est ce qui me manque le plus, dans la vie de mort-vivant qui est la mienne. Si j'avais été un peu plus prévoyant, j'aurais racheté un canot pour aller poser un casier ou deux. Aujourd'hui ma faible retraite ne me le permet pas. A peine pensé, je rectifie. Elle a bon dos ma retraite ! La vérité, c'est que je n'ai plus la moindre énergie pour entreprendre quoi que ce soit. Je suis même surpris d'avoir passé ce coup de téléphone. Cette croisière va peut-être me réveiller !

La première nuit sur « la Bérézina » me fait l'effet d'être sur un palace flottant. Couchette confortable, cabine bien ventilée, rangements accessibles, éclairages. On est très loin du carré du « Diboulac'h » et de ses odeurs de poisson.

Au matin, je constate qu'il n'y a rien à manger et surtout rien à boire dans le voilier. Je me souviens que le bar « L'Escale » ouvre à 6h30, comme à l'époque où la flottille de langoustiniers faisait route pêche aux premières heures de la journée. C'était le bon vieux temps, l'époque où il y avait une criée à Lesconil et des bateaux plein le bassin !

Je commande un café mais surtout un grand verre de «gwin ru». J'en ai besoin pour réduire les tremblements de mes mains le matin. Je vais avoir à gérer ce problème pendant la croisière.

Katel est à l'heure et je suis content de la voir. Nous nous retrouvons dans sa voiture puis dans une grande surface de Pont L'abbé. Cela ne m'est pas arrivé depuis des années. Faire des courses en couple, remonte à encore plus loin. Souvenirs et sensations diverses remontent à la surface. Il ne faut pas que je me laisse aller ! La réalité reprend vite le dessus. Ma présence n'est pas inutile, car la liste qu'elle a établie correspond plus à des habitudes terrestres que maritimes. Il manque l'essentiel !

— Heureusement que vous êtes venu ! Vous buvez de la bière ou du vin ?

Je me reprends à temps pour ne pas répondre « les deux mon capitaine »

— Plutôt du vin rouge.

Je préfère assurer le degré d'alcool !

De retour sur le voilier, après avoir rangé les courses, je fais l'inventaire des cartes marines. Il y a ce qu'il faut, y compris l'archipel des Scilly. J'interroge la météo et en profite pour vérifier le fonctionnement de la VHF. Le temps prévu est correct pour le lendemain.

— On peut aller à Sein demain, mais il faut partir vers 6 heures à cause de la marée. Il faut être à l'étale de basse mer à l'entrée du raz, pour profiter des courants de flot, lui dis-je.

— Je vois que vous connaissez bien le coin, cela me rassure. C'est le genre d'endroit où je ne me serais pas aventurée toute seule.

Je profite que Katel fasse un saut chez elle, pour aller moi-même chez moi, récupérer une bouteille de «lambig», que je planque dans ma cabine. Cela m'aidera en cas de besoin !

Katel s'installe à l'arrière, dans une cabine proche du cabinet de toilettes. La soirée est détendue. Je me demande depuis combien d'années, je n'ai pas connu un moment aussi agréable. Le lendemain matin, je prépare un copieux petit déjeuner, la journée va être longue !

Le moteur me surprend par sa souplesse et sa discrétion. Rien à voir avec le Couach qui équipait le « Diboulac'h »! Nous contourrons rapidement la pointe de Penmarc'h. Je fais connaissance avec les appareils de navigation. Je n'en reviens pas des progrès accomplis en quelques années. Un écran devant la barre à roue me fournit des tas d'informations et me permet de visualiser la route que nous suivons.

Le vent, aux abonnés absents jusque-là, commence à rider la surface de la mer. C'est le début de mon initiation à la voile. Hisser les voiles m'est facile, je suis encore bien costaud. Les différentes allures me sont déjà connues. Reste à barrer et régler les voiles. Je suis certain d'y arriver rapidement.

Le bateau file maintenant ses 8 à 9 nœuds, sous vent d'est. Nous remontons vers Audierne et arrivons un peu en avance dans le raz. Comme le coefficient de marée est faible, nous nous engageons vers le chenal d'Ar vas du. Une petite attente sur une bouée, dans l'avant-port, le temps que la mer monte et une heure plus tard, nous accostons sur le quai des Français libres.

— Inutile de béquiller, me dit Katell. Il y a de petites ailettes de chaque côté du saumon qui suffisent à maintenir le bateau droit.

Je préfère tout de même sécuriser le bateau, en mettant une garde au mât ?

L'escale se présente au mieux : un tour à terre, quelques demis chez Bruno, deux tourteaux achetés à un pêcheur. Katel est d'humeur égale, un peu pâlotte et fatiguée par cette première journée de mer. Quelqu'un arrivant à bord penserait être en présence d'un vieux couple sans histoire ! Nous devisons tranquillement et je me sens bien !

La prochaine sortie est prévue au Conquet. Le CROSS Corsen a prévu un rafraîchissement du temps. Je préfère reporter de deux jours. Katel me laisse seul à bord et rentre chez elle. Dommage, je me rends compte que je me suis déjà habitué à sa présence. Du coup, je me sens un peu seul, alors que cela fait plusieurs années que je vis en solitaire !

La sortie vers Le Conquet est plus longue et nécessite de passer le raz de Sein avec le flot et la pointe Saint-Mathieu, avec le jusant. Il faut donc veiller à la gestion du temps, ce qui n'est pas toujours facile à la voile. La beauté des paysages de la mer d'Iroise nous rapproche. Là

encore, tout se passe bien et nous nous retrouvons à l'ancre entre la pointe Kermorvan et le bourg du Conquet.

Il fait beau en cette fin septembre et je propose à Katel une balade à terre. Elle décline l'invitation en évoquant sa fatigue et je remarque à nouveau son teint un peu blafard. Je la trouve fragile. Comment va-t-elle supporter la navigation vers les Scilly ? Le lendemain, je lui demande si elle est prête pour la traversée de la Manche. Je la sens hésitante et, devant son trouble, lui suggère de rester une journée de plus au Conquet. Elle accepte, visiblement soulagée.

Le lendemain, Katel a récupéré et a retrouvé des couleurs. Nous relevons l'ancre le matin, afin de passer le rail d'Ouessant de jour. Les conditions de visibilité sont bonnes et nous franchissons l'obstacle à la voile et au moteur. Nous passons au cul d'un porte-container, afin de profiter de la distance avec le bateau suivant. La Manche est calme avec une houle longue, le vent est modéré, des conditions presque idéales

Katel m'a laissé la barre et elle se repose dans sa cabine. Je commence à m'inquiéter au sujet de sa santé. Je la laisse tranquille et ne la sollicite pas pour la prise de quart. Je me sens suffisamment en forme pour tenir la nuit entière à la barre. Le trafic n'est pas très important. Quelques bateaux de pêche remontent vers la mer d'Irlande et de rares navires de commerce entrent dans la Manche. La veille n'est pas trop prenante et je me permets des sommes de quelques minutes, sous pilote automatique. Au petit matin, les îles Scilly apparaissent sur l'horizon. Je réveille Katel pour qu'elle ne manque aucun instant de l'approche.

Sa joie fait plaisir à voir. Elle s'émerveille comme un enfant et je me rends compte que cela me touche. Il n'y a pas si longtemps, j'étais résigné et je glissais inexorablement vers un alcoolisme de plus en plus dévastateur. Je n'avais jamais envisagé vivre de tels moments, mais je constate que cela me plait bien.

J'avais déjà relâché plusieurs fois aux Scilly, par gros temps, alors que nous étions en route vers le banc de Porcupine, en mer d'Irlande. Je me souviens des accès. La marée est haute et nous embouquons le Sound de Saint Mary's. Quelques instants plus tard, nous prenons une bouée et attendons la visite des douaniers. Les formalités terminées, nous filons à terre. Katel semble être sur un nuage. Elle a les yeux qui brillent. Nous prenons une bière au Mermaid, le fameux pub, après une balade dans les ruelles du port.

Le lendemain, elle souhaite se rendre au jardin botanique sur l'île de Tresco. Je ne suis pas très plante, mais je l'accompagne quand même. Je reconnais que le coup d'œil mérite le déplacement. Katel ressemble à une abeille qui va de fleurs en fleurs.

Soudain, je la vois s'arrêter net, comme si l'air lui manquait. J'ai juste le temps de la rattraper au vol, pour éviter qu'elle ne tombe. Elle paraît à la limite d'une syncope. Je lui tapote la joue, elle ouvre les yeux et me regarde affectueusement.

— Il faut que je te parle, Yves. Revenons à bord, je ne me sens pas de continuer la visite.

C'est la première fois qu'elle me tutoie et qu'elle m'appelle par mon prénom. Cela me fait tout drôle. Il y a tellement longtemps qu'une femme ne m'a pas appelé Yves. Je la soutiens pour rentrer jusqu'à l'annexe. Je la sens faible, mais elle est consciente.

Arrivés à bord, elle ferme les yeux, comme si il lui fallait rassembler ses forces, pour m'avouer tout ce qu'elle a omis de me dire.

— Je ne t'ai pas livré toute la vérité. Je ne sais pas par où commencer. D'abord, mon mari n'est pas mort, comme je te l'ai laissé entendre. Il m'a abandonné, quand il a appris que j'étais malade.

A ce moment, elle enlève ce que je pensais être ses magnifiques cheveux. Sous la perruque, des petits cheveux repoussent. J'ai l'estomac qui se noue.

— Cancer ! Les médecins ne m'ont pas laissé beaucoup d'espoir. J'ai suivi une chimiothérapie comme tu peux le constater. Tu comprends pourquoi j'ai signé l'annonce «vieille femme intrépide». Quand celui qui prétendait être mon mari m'a abandonné, j'ai décidé de tout arrêter et de prendre des compléments alimentaires, soi-disant révolutionnaires.

Je prends la main de Katel. Je suis bouleversé par sa détresse. Je suis en train de prendre conscience que je risque de perdre la femme que je viens à peine de trouver.

— Ils ne t'ont pas laissé beaucoup d'espoir, mais ils ne t'ont pas dit que tu étais condamnée !

— C'est vrai mais, à leur mine, c'est ce que j'ai conclu et puis je me suis retrouvée seule abandonnée. Cela m'a cassée, je me suis sentie totalement perdue. C'est à ce moment que j'ai eu l'idée de ce dernier voyage. Je voulais voir les Scilly et mourir ! Ce que je ne t'ai pas dit, c'est que j'avais prévu de te demander de me faire passer à l'eau, sur le chemin du retour.

Un silence pesant s'établit après cette déclaration. Je suis totalement abasourdi et au bout d'un moment qui me paraît interminable, je lui dis.

— Tu te rends compte de ce que tu voulais que je fasse !

— Oui, j'en prends conscience. C'était avant qu'on se rencontre. Je ne te le demanderai pas aujourd'hui.

— J'imagine ce que tu as vécu. Je pense que tu as fait une déprime brutale. Il faut que tu reprennes tes soins. Les compléments alimentaires, c'est de la foutaise. C'est bien quand tu n'es pas malade, mais cela ne peut en aucun cas soigner un cancer !

Katel est suspendue à mes lèvres. Elle boit mes paroles. Elle m'apparaît totalement perdue. Elle a vraiment besoin d'être prise en mains et guidée.

— Tu sais ce qu'on va faire, on va rentrer en Bretagne cet après-midi. Tu vas te reposer pendant que je barre le bateau. Il faut que tu me promettes de reprendre ton traitement à l'hôpital, dès notre retour

Elle ne me répond pas, mais je vois à son regard qu'elle est d'accord.

Je refais le plein de carburant et d'eau. Il est 19 heures quand nous quittons l'archipel. Le vent est faible et la vitesse du bateau s'en ressent. A ce rythme là, on ne sera pas demain matin en vue d'Ouessant. Je décide d'avancer sous moteur, à 5 ou 6 nœuds, c'est mieux que rien !

La Manche est plate, un vrai lac. Je ne me souviens pas de l'avoir vu souvent comme cela. La dernière fois c'était le calme plat avant un sacré coup de vent. Vers 4 heures, le vent commence à s'établir et je peux arrêter la bourrique. Ma satisfaction est de courte durée, interrompue par une rafale dont la puissance me surprend. Pendant l'heure suivante, le vent monte progressivement et la mer forcit. Au près serré, «la Bérézina» devient dure à la barre. Les éclats du Créac'h restent lointains. J'ai l'impression de ne plus avancer.

Je prends conscience que je suis parti sans consulter la météo. Une erreur de débutant ! Quelle connerie ! Cela ne m'était jamais arrivé. Il faut que je sois particulièrement déstabilisé par ce que m'a confié Katel! Un BMS confirme sur la VHF, le coup de vent en cours ! Trop tard pour rebrousser chemin !

Le bateau a trop de toile et j'ai des difficultés à le maîtriser. Je me rappelle que je ne sais pas réduire la grand-voile. Je mets « la Bérézina » bout au vent et commence par réduire le génois en utilisant l'enrouleur. Cela fonctionne et le bateau ralentit nettement. Quand je veux

reprendre le cap, sa vitesse est pratiquement nulle. Une vague haute nous prend par le travers. Je m'accroche à la barre pour résister au déferlement d'eau qui couche littéralement le voilier. Un bruit de vaisselle et d'objets divers projetés au travers de la cabine me parvient. Je ne peux aller voir Katel, car j'ai d'autres chats à fouetter dans le cockpit. Le bateau met du temps à se redresser, ce qui nous met à la merci d'une nouvelle vague dévastatrice. C'est vraiment la bérézina ! Je me doutais que ce nom pouvait nous porterait la poisse ! Il faut que je garde mon calme, pour faire face à la situation. Il ne faut surtout pas céder à la panique !

Je mets le moteur en route et, grâce au safran en partie immergé, arrive à nous remettre bout au vent. Le résultat ne se fait pas attendre et le voilier se relève ! Ouf !

Je décide alors de mettre à, la cape, une des choses que j'ai pratiquées dans le temps, sur les bateaux de pêche ayant encore un mât à l'avant. C'est comme le vélo, cela ne s'oublie pas ! Je mets la voile d'avant à contre et la barre à fond à l'opposé. Le bateau s'équilibre lentement nez dans le vent et face à la vague. Je borde la grand-voile. Je souffle ! J'en profite pour descendre voir Katel. Elle est recroquevillée dans sa cabine, complètement paniquée !

— Que s'est-il passé, J'ai eu la peur de ma vie !

— On a été couché par une déferlante. J'ai réussi à redresser et maintenant, j'ai mis à la cape. C'est plus confortable mais on n'avance plus et on est encore loin d'Ouessant. Il faudrait que j'arrive à réduire la grand-voile, pour faire route !

— Je n'ai pas eu le temps de te montrer comment prendre des ris. Il faut que tu lâches la drisse de grand-voile, bout au vent. Au bout de la bôme vers le mât tu as un crochet. Tu le prends dans l'œillet du deuxième ris. Sur le côté de la bôme, tu as des bouts de couleur pour abaisser la chute de la voile. Quand c'est fait tu retends la grand-voile.

Elle m'adresse un sourire qui me redonne le courage de repartir au front. Je me place au pied de mât, une main pour le bateau et une main pour moi. Je retrouve mes réflexes ! La grand-voile bat bruyamment, avec violence. J'arrive à passer le crochet correspondant au 3^{ème} ris, car le vent a encore forcé. Je finis par trouver le cordage de couleur que m'a indiqué Katel. Il est noir. J'espère que ce n'est pas de mauvais augure.

La pluie et les embruns me giflent le visage. Je reprends la barre en abattant, on verra bien où on arrivera. Si j'arrive à nous en sortir, j'arrête de boire, promis juré !

Les vagues sont pratiquement parallèles à la côte de Bretagne qui commence à se dessiner au fur et à mesure que le jour se lève. Je dois donc les escalader de biais, pour éviter d'être à

nouveau couché. Une fois au sommet, je donne de la barre pour surfer sur la vague. Je suis totalement concentré sur les manœuvres que j'enchaîne. Je ne sens même pas le froid du petit jour.

L'écran m'indique qu'on a déjà passé la zone mal pavée de Portsall et de l'Aber Wrac'h. Le phare de Pontusval brille encore au loin, mais pas question de se réfugier dans la baie de Brignogan. L'entrée est trop étroite ! La mer monte et le courant de marée qui se forme dans la Manche pousse le bateau qui avance à 12 nœuds, vers l'est. Les vagues sont moins fortes, car le vent de suroît souffle dans le même sens que le courant. Une arrivée m'apparaît envisageable dans la baie de Morlaix. Il faut passer l'île de Batz, Roscoff, contourner l'île Calott et se caler sur l'île Louët.

Au bout de trois heures, le château du Taureau est en vue. La mer est calmée ! On va s'en sortir ! La tension tombe et j'ai soudain froid. Je veux faire partir le moteur mais il ne répond pas. Peu importe, il faudra remonter la rivière de Morlaix, à la voile. Le courant de marée nous aidera.

Finalement, je pense m'être bien rattrapé de ma connerie météorologique. Les vents ont soufflé à la force 8 à 9, à la pointe Bretagne, ce qui est déjà sérieux !

Katel apparaît dans la descente. Elle est toujours pâlotte, mais elle sourit.

— Bravo Yves, tu es un sacré marin ! J'ai cru ma dernière heure arrivée !

— J'en ai vu d'autres ! L'important c'est de rester calme.

L'ambulance du Samu que j'ai eu le temps d'appeler, nous attend sur le quai. La manœuvre d'accostage est délicate, mais j'y arrive sans casse. J'embrasse Katel

— Courage Katel, je range le bateau et je te rejoins au CHU de Brest.

— Je t'attends.

Nos regards ont valeur d'engagement. La première chose que je fais avant de remettre de l'ordre dans « la Bérézina », est de vider symboliquement le reste de « lambig » dans la rivière. Je tiendrai ma promesse, même si, je m'en doute, cela sera particulièrement difficile.

En rangeant le bateau, je laisse mon esprit vagabonder. Je me dis que la curieuse annonce était prémonitoire. La vieille dame intrépide a trouvé son compagnon de voyage et moi ma compagne. On sera plus fort à deux pour le bout de chemin qui nous reste à faire !

Je n'ai effectivement pas posé de questions et je ne m'en suis pas posé non plus. J'ai compris que je ne pouvais pas passer à côté de cette chance qui s'offrait à moi.